

Le monde  
Par un matin d'été en forêt  
Est encore bien beau

Il ferait croire  
Qu'il va durer  
Que le sapiens ne va pas tout bouffer  
Jusqu'à la dernière noix  
Avant de mourir de faim sur son tas de coquilles

Le monde survivra  
Il inventera un autre animal  
Aussi fascinant que le loup  
Aussi élégant que le renard  
Aussi discret que le chevreuil  
Aussi malin que la corneille  
Aussi talentueux que le merle  
Aussi noble que le cerf  
Mais surtout pas  
«Intelligent»

Et tout redeviendra  
Bien mieux qu'avant

En été  
Le silence est vert  
Et il s'agite silencieusement

On appelle ça le vent

Le silence est vivant  
Il est la couleur de ce qui sous-tend les formes  
Il rend l'âme du monde transparente mais visible  
Il crée le désir dans les oreilles

Et il explique calmement  
Que la vie et la mort  
C'est du pareil au même

Je marche dans les hautes herbes  
Je trébuche  
La terre n'est pas si accueillante que ça  
Pourtant, à voir onduler sa fourrure sous le vent léger, on la croirait sensible à la  
caresse  
Je tourne en rond  
Je crée un espace fermé  
Un crop  
À ma mesure  
Je me couche  
Comme un chevreuil  
Il n'y a plus d'horizon  
Seulement la surface dure dans mon dos et le bleu insaisissable dans mes yeux

C'est pareil toutes les années  
C'est tout vert  
Je m'en vais repeindre tout ça

En rouge canari  
En bleu caca d'oie  
En jaune canard criard

Nous irons cueillir des framboises au frais goût d'amertume  
Nous marcherons fesse à fesse  
Poursuivis par le vol incertain de dizaines de mulots  
Et les cris harmonieux des papillons  
Nous chanterons comme des corneilles

Et le monde sera nouveau

J'habite  
L'ambigu  
Où rien n'est sûr  
Où tout est doute  
Où tout est équivoque  
Où tout est paradoxe

Je suis natif des nœuds de frontières  
Et des cours d'eau qui disparaissent  
Et du temps incertain  
Et des nuages flous

Et je suis ambidextre  
Et j'ai des mots à double sens  
Et je pense en même temps le contraire de ce que je pense

Au centre  
Pourtant  
Le cœur

Les vaches beuglent  
Le cochon grouine  
Les moutons bêlent  
Les pintades cacabent  
Les lapins clapinent  
Les souris chicotent  
Les oies criaillent  
Les poules crétellent  
Seuls les coqs chantent

Le curé lui marmonne  
Le diable sait pourquoi

Les jours se font terriblement longs.  
Il y a des pans entiers de nuit où il fait jour  
Alors  
Les chauves-souris s'impatientent  
Les lucioles trépignent  
Et la chouette chevêche peste

Elles ont soif des ténèbres  
Comme j'ai soif de lumière en décembre  
Deux mondes juxtaposés et contradictoires  
Le même manque

Et moi j'adore les pipistrelles et les vers luisants  
Et ma tendresse va aux strigidaes  
Et le monde est duel  
Et tout est séparé

Et pourtant quelque chose en moi aspire aux retrouvailles  
À ce que tout soit un  
À ce qu'il n'y ait plus que l'indicible

Comme  
Avant

Les oiseaux ont soif  
Le monde se convulse  
L'arbre hennit  
Et ses branches mortes sont comme des appels

Derrière l'écran bleu  
Le ciel est vide  
La vie survit en se mangeant elle-même

Et les mouches...  
Ah les mouches !  
Ivres de merde  
Elles zigzaguent en découpant l'espace

Il y a bien les mains

Fripées  
Que je peux mettre devant mes yeux en comptant mes doigts  
Pour la milliardième fois  
Et me dire fièrement qu'il y a des années que je ne me ronge plus les ongles

J'épie la pie  
Qui cherche l'eau  
Et qui angoisse

L'univers est sec  
Sec  
Sec  
Et son cœur est tombé  
Avec un bruit bizarre  
Dans le siphon de l'évier

Il n'y a pas d'espoir  
Il y a seulement  
Tout ça  
Qui brille comme un feu  
De rien

il croyait aux hirondelles  
l'imbécile  
on lui avait raconté  
et lui, imperturbablement, il attendait

elles ne sont jamais revenues

celles que l'homme n'a pas tuées  
ont  
de dégoût  
choisi l'exil sédentaire

il a cru jusqu'au bout  
il est mort sans amertume  
avec dans les yeux  
à jamais  
le ventre blanc  
et la flèche noire  
des chromos de son enfance

qu'est ce que tu vis  
mon frère  
à te lever  
à prendre sur toi  
le soleil rare  
l'humeur des autres  
la souffrance qui rampe  
à donner ton labeur pour engraisser des oisifs  
à te nourrir  
à procréer  
dans le peu de temps qui te reste  
trop peu pour incarner tes rêves qui s'éteignent petit à petit en brasillant de  
tes quelques joies dérisoires  
qu'as-tu vécu d'heureux qui ne soit que remise en selle  
qu'as-tu vécu  
le soir  
mon frère  
quand la nuit rend tout bien égal  
et que tu plonges  
dans un néant même pas définitif  
tout courbé  
au bord de la chute en avant  
ton squelette se fendille  
et la fissure de l'âme  
apparente  
s'agrandit

par quel miracle  
très vieil ami  
conserve-tu encore  
entièrement réfugiée dans ta tête  
ce reste de vie  
qui s'épanouit pourtant  
tendu vers le ciel  
comme une promesse  
ce bouquet de feuilles  
qui de tes racines au ciel  
brandit encore l'espoir de l'envol

Où sont-elles  
Les hirondelles ?  
Scribes du bleu  
Le ciel est une page vierge  
Qui désormais le restera

A quoi bon l'été  
S'il n'y a plus de calligraphie  
S'il n'y a plus rien à lire  
Si le monde devient sec  
Si le firmament n'est qu'un couvercle

Viens m'amie  
Il est temps de partir  
Il est temps d'aller par derrière le ciel  
Voir où volent à présent  
Les hirondelles

Ton front contre mon front  
Et toi et moi  
Chacun d'un côté  
Plus sûrement séparés que les univers parallèles du monde quantique  
Et cette tentative du mot  
Pour échanger quelques astéroïdes  
Un faux semblant  
Un ersatz de planète commune  
Un résumé abusif  
Et bâtir là dessus  
Notre orbite  
Notre coexistence  
Notre dialogue  
Notre amour

De colère  
Avec le vent  
Je cavais  
Et j'injurais  
L'injuste  
Qui est le ventre du monde  
Mais le vent n'en fait qu'à sa tête  
Tantôt il donne tantôt il reprend  
Il pousse ou il détruit  
Sans aucune cohérence  
Qui suis-je pour décréter le juste ?  
Aujourd'hui il bouscule  
C'est son boulot de saison  
Et la saison a toujours raison

est-ce fatigue ou lassitude  
que ces regards vides  
croisés

je suis un bout de ce peuple de zombies  
mais je vis à la marge  
une main dedans  
l'autre qui bat l'air au dehors  
un oeil ouvert qui maltraite l'autre fermé

Je ne me reconnais pas dans leurs gestes  
J'imité  
Je me déguise  
J'avance travesti  
Je bredouille leur langue

Mal

Au delà du cercle  
Au delà du nid  
Pourtant  
Quelque chose

Et je me mets à parler de chez moi  
En silence

Ce qui sépare  
C'est l'espace entre deux peaux  
Peut-être c'est la peau elle-même

Tant mieux  
Si j'étais toi  
Je ne pourrais pas t'aimer

Il fait soleil  
Le monde chante  
Le coq aussi

Entre eux, toi et moi vibre la brise sur le sorbier

J'ai beau savoir que je suis ça  
Je ne le serai jamais  
Tant que je suis

Ma solitude  
Celle de mes os  
C'est moi  
C'est le souffle de vie  
Qui éparpille  
Et regarde tout ce qui est  
De l'autre côté de mes yeux

Toute la journée à penser à toi  
Ou plutôt  
À te subir  
Comme une ritournelle lancinante qui ne me quitte pas la tête  
Une jolie ritournelle  
Qui parle de baiser volé

C'est dérisoire  
Infime  
Et un peu ridicule

Mais  
Je n'arrêteraï la danse villageoise de ton visage  
Pour rien au monde  
Sa ronde tourne dans le sens des heures comme une guirlande autour des temps  
imbéciles

Tu es sortie de l'auto  
Comme d'un oeuf posé sur le béton

Un demi siècle béant s'est refermé

J'ai étendu mes bras  
Un océan nous a soulevés

En entendant le tien  
Mon coeur  
A redémarré  
Comme un faon qui rêve  
Au milieu du non-sens

La vie s'est remise à couler

Refermer sur toi mes bras  
C'est comme empêcher le fractionnement des choses  
C'est réconcilier le fruit et la racine  
C'est étouffer le temps  
Accorder les fréquences du cœur  
Recréer l'incréé  
Ressusciter l'avant  
N'être pas encore né

elle a fait voile un bon tiers de siècle  
sur dieu sait quelles mers de paradis ou d'orage  
et la voilà qui resurgit  
qui dessine peu à peu son gréement  
dans la brume du port

assis sur une bite d'amarrage  
la casquette sur les yeux  
je vois se dessiner sa proue que j'ai toujours connue  
avec une joie indicible et contenue

moi j'ai débarqué il y a bien longtemps

mes mots se préparent  
mes mains aussi  
mais il n'y aura pas de fête

simplement  
l'accueil de l'aîné  
qui connaît bien le quai  
et qui en fera les honneurs  
pour amortir le choc  
du dernier sac à terre

Elle est assise sur du vieux velours élimé  
Seule  
Elle regarde dans le vide  
Son visage se reflète dans les grandes glaces des murs  
Elle est un prisme  
Et  
Au milieu  
Son verre  
Seul  
Irisé  
Moussu  
Auquel elle ne touche pas  
Pour garder le droit d'être là  
Pour être pilier de la durée du temps arrêté  
Elle se tient droite  
Comme les aiguilles de minuit  
Entre zéro et un  
Quand elle bougera le bras pour saisir son verre  
Quand elle boira  
La solitude impitoyable  
Et le temps  
Se remettront à lui hacher menu  
Le cœur

ils sont  
là  
tout près  
en train de rouler à toute vitesse dans leurs armures modernes

ce n'est pas possible  
je ne fais pas partie du même réel  
cela ne se peut  
ce doit être des univers parallèles qui  
par un accident spacio-temporel se télescopent  
leur monde est effrayant  
on doit y mourir jeune

je m'en vais m'éloigner de ce vortex dément  
j'ai de tout autres soucis d'amant  
Et puis  
je vais aller me gratter le dos sur une écorce de chêne  
pisser sur la fougère et prévenir les chevreuils de ce qui se trame  
là  
sur la route

Ton texte est fumeux  
Tes mots planent sans rien toucher  
Ni personne  
Tu blablates dans le vide  
Tu scribouilles  
Tu noircis du papier  
Tu dégoises  
Tu déguises des riens en quelque chose  
Tu traces des signes  
Qui font éternel

Et tout pourtant s'évapore  
Tout est fugitif  
Tout est provisoire  
Tout est éphémère  
Tout s'envole  
Tout est dérisoire  
Le temps néantisera  
Tes subjonctifs  
Tout aussi bien que  
Plus tard  
Tes pyramides

Le soir tombe  
j'en ai assez d'entendre sur You Tube  
massacrer les poèmes de Georges Séféris  
je lève les yeux sur la grisaille tiède et sur les plumes du cèdre  
entre elles  
ligne après ligne  
les chauves-souris tracent un destin  
je tâte mes os  
et avec eux ce qu'il me reste à vivre  
le soir tombe  
dans la vallée coule la rivière qui descend du Haut-Plateau  
et le fleuve des souliers d'hommes  
et l'immonde caoutchouc des roues  
et leurs petits  
qu'ils dressent déjà à être des barbares

le soir tombe  
il faut bien regarder les choses en face  
il faut bien franchir le détroit de la nuit  
au milieu des courants et du fantôme des marins disparus  
il faut bien ronger le temps  
et se préparer  
à ce que m'embrassent sur le front les noyées  
avec leurs doigts de cristal  
et la douceur de nos amours périmées  
le soir tombe  
et les images s'effacent  
et bientôt il n'y aura plus que celles que j'évoque  
sur les murs en bois de ma chambre  
et tout s'arrêtera  
et nous tomberons  
dans la nuit

Écoute passer la route  
L'horizon est un trou bleu  
Qui aspire ta tête  
Et tu roules vers nulle part  
Seulement libre  
Dégagé de ces choses fixes qui retiennent  
Qui préoccupent  
Qui angoissent

Tu t'arraches  
Tu romps les liens  
Tu décolles  
Tu vas  
Simplement  
Le but est superflu  
Tu n'es pas un migrateur

Le monde mort  
Immobile  
Défile sous tes roues

j'ai déjà fait mon trou dans la nuit  
je bande mou et j'écoute Lester Young

et tout à coup me remontent  
les nuits sur les toits de Delhi  
et leur velours enveloppant et humide  
ce cocon chaud de mort provisoire et rêveuse  
cet opium qui tient lieu de sommeil  
cette attente du jour en regardant l'hermine funèbre du ciel  
cette nuit qui ne finira jamais  
éternelle pour quelques heures  
le seul moment pour l'amour mouillé et pesant  
pour un coït sucré et collant comme du massepain  
avec une princesse potelée de la mille et deuxième nuit en petit tablier blanc de  
l'hôtel Oberoi  
et cette odeur matricielle de vanille et de patchouli qui noyait les effluves du  
whisky  
et qui me mettait le coeur au bord des lèvres

j'écoute toujours Lester Young  
et je bande toujours  
seul  
et sans envie  
juste confit dans l'ambiance de mes souvenirs  
ici, au Nord  
la nuit n'a pas réussi à se faire âpre  
elle est restée mon amie  
elle me tient lieu d'alcool  
et le plancher en sapin se fait terrasse sous le ciel clouté d'étoiles  
et je me laisse bercer  
entre veille et sommeil  
dans les bras d'une solitude engourdie mais lucide  
l'aube sera la fin des choses d'outre conscience

s'il n'y avait que des nuits  
même ici  
on pourrait attendre confortablement de mourir  
protégé  
doux  
flottant  
succulent  
et  
inconsistant

Dura lex  
Le monde est paisible  
Mais cruel  
Il faut tuer pour vivre  
Discrètement

À voir la place du village sous les tilleuls on ne dirait pas  
On ne tue pas dans ce décor là  
Mais on hurle  
C'est les vacances des petits enfants des singes nus  
Ils jouent à la guerre  
Ils ne se tuent pas vraiment c'est pourquoi ils le font en brailant  
Ils sont bien de leur espèce  
Celle des cours de récréation aux insoutenables cris perçants  
Ils apprennent  
Plus tard il faudra braire dans les stades  
Et se secouer la viande sur des décibels à rendre sourds les tardigrades

Le monde est paisible  
Ce matin  
Le renard a tué  
Sans qu'une feuille ne bouge  
Sans qu'une herbe ne bruisse

Le monde est cruel

Écoute bruire le ruisseau  
Vole  
Et que ta tête s'ennuage  
Roule  
Roule ta bosse  
Et à chaque virage  
Remercie le ciel de t'avoir rendu mobile  
Qu'il n'y ait aucun coin du monde ou du cœur  
Où tu n'aies frotté tes semelles indociles  
Et quand tu te seras brûlé les ailes  
Rampe  
Le temps de la connaissance est court  
Vivre c'est changer

J'habite encore trop près du furoncle des villes  
Je l'entends respirer  
Je le sens enfler  
Menacer de s'étendre  
Ou de vomir tel le Vésuve sur Pompéi  
D'ailleurs  
Le dimanche il suinte  
Et ses sanies engoulinent la forêt  
Avec des bruits de déboucheur de cabinet

Ces jours là  
Je m'enferme  
J'allume un brûle parfum à forte odeur de santal  
Je demande à Kid Ory de couvrir le bruit avec son "Tiger Rag"  
J'évite de regarder par la fenêtre  
Et j'attends le lundi  
Que ça se soit retiré  
Que ça se déplace  
Que ça retourne grouiller et borborygmer à nouveau  
Là-bas  
Par delà le bout de l'Ourthe

La lumière se balade sur moi  
Qui  
Jour après jour me meurt  
Et les arbres bruissent comme la mer  
Et les nuages font glisser sur les cimes  
L'ondulation lente des jours en départ  
Un soupir  
Et je me mélange au monde

Ouvrir les yeux  
Et c'est ce matin d'août qui fraîchit déjà  
Et la grande paix des choses  
Qui n'ont pas encore d'aventure

Le monde est vide  
Et beau  
Suspendu  
Et muet

Il s'étire  
Il baille  
Il s'éveille d'un rêve

La vie est à reprendre à bras le corps  
Avec les cartes de la veille  
Et l'illusion qu'elles viennent d'être rebattues

Banc sous la futaie  
Plus loin porte le regard  
Plus la vallée bleuit  
Le soleil du matin se souvient de la nuit  
Dont le parfum s'effiloche et s'égare  
Je me pose  
Je contemple la hêtraie  
Ai-je jamais fait autre chose?

Elle rend l'air épais  
Elle ralentit les gestes  
Elle fait baisser le front  
La fatigue

On a beau tendre les bras  
Quémander de la vie  
Baiser l'air sur la bouche  
Soupirer à fendre le sternum

On n'est jamais si seul qu'à bout de ressources  
On découvre  
Au creux de soi  
Le vide  
Le grand récipient de l'amour  
On cesse de faire  
On est

À B.B

Elle était jeune  
Elle était blonde  
Elle était belle  
Elle le savait  
Elle affectait de boire négligemment des vins blancs aux terrasses

Moi j'avais faim  
Elle m'apportait ses tartines de lycéenne  
Elle s'asseyait sur mes genoux  
Et je bandais sous ses fesses comme un singe en rut  
Et j'étais amoureux

Et je n'ai pas osé

Et elle est partie avec un petit mâle poilu  
Et elle fut célèbre  
Et elle fut très malheureuse

Et maintenant elle est là  
Quasiment aveugle  
À bout d'alcool  
À pleurer dans mes bras  
Encore parée de son reste d'orgueil défraîchi  
Dérisoire comme un costume usé de princesse de théâtre

Le soleil d'août se fait vieux  
Oh pas encore la superbe et lente descente aux enfers de l'automne  
Mais le léger début de flétrissure du quinquagénaire  
Aujourd'hui  
Splendide encore  
Émouvant demain  
Ça sent le commencement du début de la fin  
Et les oiseaux moroses déjà  
Leur tâche terminée  
Désœuvrés  
Vaquent

Retrouver la terre humide  
Et l'odeur des sous-bois  
Fuir dans la forêt rétrécie  
Pour trouver la vie  
Ce qu'il en reste  
Là où il n'y a pas de chemin  
Suivre l'instinct de survie des sangliers  
Et redouter l'automne

C'est le dernier jour de l'été  
Le barbouillage des forêts commence  
Un paysage doré à la fausse feuille d'or passé  
Un stuc  
Un ersatz

J'essaie de marcher le tronc redressé  
Pour  
Moi aussi faire illusion

Comme le pommier laisse ses fruits  
J'ai laissé derrière moi le contenu de mes poches  
Le désir  
Les amours  
Les projets  
Les "espoires"

Je vais profiter du nuage qui passe  
Et de l'instant où j'ai encore le droit d'être sur la scène  
Contemplant ce décor  
En or

Le soleil s'est arrêté  
Il a tiré une couette grise sur sa face  
Les feuilles s'interrogent  
Les oiseaux s'inquiètent  
Mais je suis sorti dans l'air étrangement doux du matin  
Et j'ai étreint le cèdre  
Pour interroger l'écorce sur le jour à venir